

Nicolas OFFENSTADT, *Le pays disparu. Sur les traces de  
la RDA*

Paris, Éditions Stock, 2018, 424 p.

Michel Fabréguet

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/Allemagne/1674>

DOI : 10.4000/Allemagne.1674

ISSN : 2605-7913

**Éditeur**

Société d'études allemandes

**Édition imprimée**

Date de publication : 2 juillet 2019

Pagination : 270-272

ISSN : 0035-0974

**Référence électronique**

Michel Fabréguet, « Nicolas OFFENSTADT, *Le pays disparu. Sur les traces de la RDA* », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 51-1 | 2019, mis en ligne le 02 juillet 2019, consulté le 19 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/Allemagne/1674> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/Allemagne.1674>

---

*Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*

Nicolas OFFENSTADT, *Le pays disparu. Sur les traces de la RDA*, Paris, Éditions Stock, 2018, 424 p.

Étudiant à Sciences Po Paris en 1988, membre du comité Juquin lors de l'élection présidentielle française, Nicolas Offenstadt avait entendu le candidat communiste dissident déclarer : « Les pays de l'Est, c'est le plus beau cadeau que l'on ait fait au capitalisme », propos qui l'avait laissé et le laisse encore assez dubitatif. Un an plus tard, le mur de Berlin chutait. La disparition de la République démocratique allemande fut alors rapide. L'unification conduite au pas de charge par le chancelier Kohl, avec le soutien de très larges secteurs de l'opinion publique allemande, vint balayer toutes les formes de défense de la petite République dont les organisations politiques et les institutions socioculturelles disparurent en quelques mois. Dès le début des années 1990, sous l'emprise d'un discours antitotalitaire porté d'abord par les conservateurs, l'histoire de la RDA s'écrivit à travers le prisme d'une dictature oppressive et répressive et la République de Pankow se trouva délégitimée comme un « État de non-droit ». Nicolas Offenstadt n'éprouve certes aucune indulgence pour les anciens cadres et détenteurs du pouvoir dictatorial de la République disparue. Se rendant à Bochum en octobre 2013 pour assister au cœur de la Ruhr à une commémoration du 64<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la RDA, le DDR-Kabinett-Bochum, au milieu d'un cercle de militants du DKP<sup>(1)</sup> assistés d'anciens fonctionnaires du SED et de la Stasi, il constate : « Je ne suis tout de même pas des leurs, ni d'hier ni d'aujourd'hui. » Mais son empathie est par contre évidente à l'égard des militants socialistes et antifascistes du mouvement ouvrier qui consacrèrent leur vie à l'édification d'une « autre Allemagne » et qui furent finalement « floués », selon la formule de Sonia Combes, par les dirigeants et les errements du régime. Il s'oppose donc à une délégitimation complète de l'histoire de la RDA au moyen d'une assimilation permanente avec le nazisme, selon la théorie des deux dictatures allemandes. Son livre témoigne effectivement de l'ambivalence de ses sentiments à l'égard de la réalité sociale de la République disparue, en hésitant même un temps entre une véritable critique de la délégitimation historique de la RDA sous les auspices de l'antitotalitarisme et une étude des traces du pays disparu. C'est finalement cette dernière orientation qui prévaut sous la plume d'un historien qui a toujours manifesté de l'intérêt pour l'étude des interstices et des incertitudes de la mémoire. Il ne s'agit donc pas de céder à une quelconque Ostalgie, dont Nicolas Offenstadt dénonce au passage le caractère artificiel sinon commercial, mais de se conformer plutôt à l'état d'esprit des anciens citoyens de la RDA qui ont certes tourné sans amertume cette page d'histoire, qui n'en constitue cependant pas moins une part toujours essentielle de leur identité et de leur expérience passée vécue.

Avec talent, Nicolas Offenstadt, qui ne s'était jamais rendu en RDA du vivant de la République avant d'aller enseigner pendant deux ans à l'université de Francfort-sur-Oder de 2015 à 2017, nous restitue le passage de la présence à la trace du pays disparu. La quête de la trace des perdants de l'unification, ce bricolage complexe auquel il se livre aux détours d'une brocante, de la découverte d'archives en errance dans une friche industrielle isolée et parfois bien inquiétante, de la recherche d'une plaque ou d'un nom de rue disparu en exploitant les vieux guides urbains de Maur et de Miethé du temps de la RDA, c'est tout le travail de l'historien : celui-ci ne bénéficie jamais d'un accès direct au passé et la discipline historique peut être définie comme connaissance « par traces », expression que Nicolas Offenstadt préfère manifestement à la référence plus classique aux « lieux de mémoire ». L'exploitation de dossiers personnels

1 L'ancien parti communiste ouest-allemand fondé en 1968 et maintenu au lendemain de l'unification allemande.

lui permet de reconstituer des histoires de vie : celle d'Heidrun de Bernsdorf en Saxe, comptable à Kali-Chemie, bon sujet socialiste, femme de luttes et de conviction, tout en simplicité, consciente des limites d'un régime dans lequel toutes les bonnes volontés et toutes les propositions venant des travailleurs étaient enterrées par les représentants du SED dans l'entreprise, mais qui garde aussi un sentiment de révolte à l'égard de l'après-unification, où elle dut subir une formation infantilissante dispensée par de jeunes « morveux » de l'Ouest et où la comptable se trouva finalement rétrogradée au statut de femme de ménage ; celle de Harry, un chauffeur alcoolique de Schwerin ; ou encore celle d'Olaf, un électricien de Rostock que sa passion un peu trop exclusive pour le FC Hansa dans les années 1980 conduisit sans doute à divorcer. De ces dossiers peu épais, laissés à l'abandon et voués à la disparition, Nicolas Offenstadt fait surgir « un ensemble d'histoires de la RDA qui font aussi l'histoire de la RDA ». Mais l'auteur éprouve bien sûr un intérêt tout particulier pour les brocantes et les marchés aux puces, ainsi que pour eBay, où il peut passer des heures à regarder et à marchander le prix des objets. Il a toujours été attiré par les objets façonnés à l'occasion des luttes du mouvement ouvrier, traduction d'une politisation du quotidien et d'une mobilisation permanente. Plaques d'entreprises ou de rues, porcelaines de RDA, objets de consommation comme les esquimaux de Bako ou le Mocca Fix, drapeaux d'associations lui permettent de reconstituer, à hauteur de trottoir, des histoires de choses au quotidien, révélatrices des sphères individuelles ou au contraire de la socialisation collective des habitants de la République disparue.

Les troisième et quatrième chapitres, « Effacer la RDA ? » et « Résistances et renouveaux », constituent le cœur de l'ouvrage. Au lendemain de l'unification, des commissions d'enquête s'inspirant de la théorie des deux dictatures allemandes supervisèrent le processus d'effacement de la RDA de l'espace public. L'effacement des traces impliqua la débaptisation de rues, de lieux et de places. Trois types de figures disparurent : les noms des dirigeants de la RDA, les grandes figures des partis frères mais aussi les combattants antifascistes de la guerre d'Espagne et de la résistance au nazisme. Les gares furent souvent remaniées, les petits musées ou cabinets de tradition furent rapidement fermés, tout comme les maisons du peuple, héritages d'un État socialiste soucieux de favoriser l'accès des classes populaires à la culture dans la tradition du mouvement ouvrier. La muséographie du camp de concentration de Buchenwald fut modifiée en profondeur, pour souligner l'équivalence entre les camps nazis et des camps d'internement soviétiques et pour déconstruire les figures de Thälmann et des résistants communistes allemands, présentés désormais comme des mythes produits et entretenus par la RDA. Des démontages de monuments sculptés furent pratiqués, comme celui de l'immense statue de l'ex-Leninplatz de Berlin-Est dont le transport spectaculaire par hélicoptère constitue la scène culte du film *Good Bye, Lenin!*. Nombre d'espaces de l'ex-RDA, entre ruines et déménagements, tendirent à constituer des « non-lieux ». Mais des résistances s'esquissèrent aussi rapidement, avec le développement d'une véritable lutte contre « l'iconoclasme ». Certains noms ont mieux résisté que d'autres, les grandes villes ont effacé les traces plus rapidement que la province, la couleur politique des municipalités a également joué sa part : les changements de noms ont été maximalistes dans les rangs de la CDU, minimalistes à gauche. Le PDS devenu Die Linke a tiré un bilan critique de la RDA, tout en permettant à plusieurs positions de s'exprimer, de l'apologie à la critique. Les chemins du processus de l'effacement des traces de la RDA n'ont donc pas été rectilignes et Nicolas Offenstadt explore la dialectique de la disparition et de la résistance : la puissance des effacements n'annihile pas les résistances et les renaissances, à l'image du souvenir de Wilhelm Pieck, président de la République de 1949 à sa mort en 1960, entre les déboulonnages et la mise en mémoire officielle au château de Niederschönhausen. Des initiatives locales

contemporaines sont d'ailleurs parfois venues relayer les commémorations officielles nationales du temps de la RDA. Les démontages de monuments sculptés sont finalement restés très minoritaires et certaines traces matérielles de l'espace public de la RDA se défendent âprement, et renaissent parfois après avoir disparu.

Tout un milieu, constitué d'anciens du SED et de la Stasi, entretient aussi la fidélité à la mémoire du pays et du régime disparus, avec le relais des groupuscules du DKP et du néo-stalinien KPD<sup>(2)</sup>, ayant à sa disposition la maison d'éditions Osti fondée en 1991-1992 et le groupe Eulenspiegel éditeur du mensuel Rotfuchs<sup>(3)</sup>. Les derniers partisans du régime déchu célèbrent à l'envie la sécurité matérielle et sociale que la RDA était censée procurer à ses citoyens, ainsi que la paix et la disparition de l'extrême droite, à l'heure où celle-ci opère une percée dans les nouveaux Bundesländer. Mais la RDA a fait aussi trace au cinéma, plus particulièrement à travers deux succès internationaux : *Good Bye, Lenin!* de Wolfgang Becker (2003) et *La vie des autres* de Florian Henckel von Donnersmarck (2006). Elle continue également à nourrir une immense et riche production littéraire, souvent dans le registre de la mélancolie.

La politique de l'effacement des traces mise en œuvre au lendemain de l'unification a emporté non seulement l'histoire de la RDA, mais aussi tout le passé que celle-ci s'était choisi, et qui témoignait pourtant de perspectives très différentes de celles du récit officiel du communisme d'État : les mémoires des révolutionnaires de la Grande Guerre, de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg assassinés en 1919, et des résistants antifascistes au nazisme, sanctionnés au lendemain de l'unification en considération du regard porté sur eux du temps de la RDA. Par-delà l'effacement de la RDA, « l'icônoclisme antitotalitaire » a donc procédé également à l'effacement de la tradition du mouvement ouvrier pourtant porteur de valeurs démocratiques, tout à fait dignes de figurer dans l'héritage de la culture politique européenne.

Michel Fabréguet

---

2 Parti communiste d'Allemagne, maintenu sur le territoire de la RFA jusqu'à son interdiction par le Tribunal constitutionnel fédéral en 1956 et réactivé depuis l'unification. Le DKP présente l'unification comme une défaite du mouvement ouvrier mais accepte cependant de s'allier à la Linke, alors que le KPD entend défendre la mémoire de Staline.

3 Le renard rouge.